

là que se livra la grande bataille. César, face à face avec Turnus, lui planta sa lance dans la cuisse.

Les Nerviens, c'est-à-dire les habitants de Nervius, malgré des prodiges de valeur, durent rentrer précipitamment dans leur ville, poursuivis par l'armée de César qui l'assaillit, et s'en empara. Massacre de tous les habitants, jeunes et vieux, et destruction de Nervius de fond en comble.

La grande cité qui avait successivement porté les noms de *Petite* ou *seconde Rome*, d'*Hostilis* puis de *Nervius* fut longtemps à se relever.

Ce n'est qu'un siècle plus tard, sous l'empereur Néron, que les Romains se décidèrent à la réédifier. Ils reconstruisirent ses palais, ses murs, ses portes vers l'an 50 de notre ère, dans le temps même où saint Piat quittait l'Italie pour venir prêcher l'Évangile à Tournai.

Voilà le résumé du récit des origines de la ville de Tournai, tel que le chanoine Henri prétend l'avoir lu à la fin du mois d'avril 1141, dans un livre à lui miraculeusement communiqué par saint Eleuthère.

Ainsi donc, saint Eleuthère serait l'auteur responsable de ce récit, qui nous est présenté comme une révélation surnaturelle et qui n'est qu'un tissu de fables.

C'est la légende héroïque, qu'embaume une sorte de mysticisme patriotique, des origines d'une ville; la vérité est toute autre, sans doute, elle enlève du charme, elle supprime toute poésie, mais elle satisfait mieux la raison.

Il n'est pas besoin de l'intervention de servants de Dieu pour expliquer la naissance de Tournai, car *Tournai*, comme beaucoup d'autres villes, eut des commencements aussi modestes qu'obscurs.

Existait-il à l'époque préhistorique? En fouillant le sol à l'angle des rues de Monnel et de Childéric, certes on a mis à découvert des couteaux en silex et une hache en pierre polie, mais ces vestiges isolés, ces restes, uniques, pour ainsi dire, ne suffiront jamais à prouver qu'une agglomération d'individus s'était fixée à l'âge de la pierre sur l'emplacement de la ville actuelle.

Tournai date-t-il des temps historiques? Son existence est-elle antérieure à l'ère chrétienne? Malgré les dires attribués à saint Eleuthère, qui, conformément aux croyances du moyen âge, baptise notre ville du nom de *Nervius* pour pouvoir appeler ses habitants *Nerviens*, on a prouvé que jamais Tournai ne fut une

cité nervienne, si l'on prend le mot « cité » dans le sens de lieu de groupement d'individus vivant ensemble sans lien administratif.

Tournai ne fut pas plus une *cité ménapienne*; en réalité, à l'arrivée du général romain César, vers l'an 57 avant J. C., nos rives de l'Escaut étaient désertes; nulle trace d'habitation; toute la contrée était pleine de la beauté sauvage d'une végétation que ne contrarie ni ne foule aucun humain.

Les choses changèrent d'aspect à l'époque de la domination romaine. Nous avons pour ce moment des preuves indubitables de l'existence de Tournai; il est *historiquement* certain que Tournai est une ville gallo-romaine ou mieux, belgo-romaine, à preuve son nom *Turnacum* ou *Tornacum*, qui signifie: propriété ou domaine d'un Romain du nom de Turnus. Et n'est-il pas piquant de constater, en passant, que la science moderne est d'accord avec les clercs de Tournai du XII^e siècle — car le récit du chanoine n'est qu'un récit de clerc — pour déclarer que le nom de Tournai lui vient d'un certain Turnus.

Donc, un propriétaire du nom de Turnus est venu s'établir ici, sur les bords de l'Escaut, a groupé autour de son domaine et de sa propriété une population celtique et ainsi s'est constituée une bourgade, un village, une agglomération plutôt rurale qu'urbaine, sous le nom de *Tornacum* ou *Tournai*.

A quel moment vint ce Turnus? Au IV^e siècle. Aucun texte ne signale Tournai antérieurement à cette époque et toutes les pièces de monnaie romaine trouvées dans le sol de notre ville sont d'accord pour assigner cette date à la fondation de Tournai.

Mais ce fut une cité modeste, non sans importance, cependant, située au carrefour de quatre grandes chaussées romaines reliant Tournai à Bavay, à Arras, et à Boulogne par Merville, et par Wervicq. En outre, sa situation sur l'Escaut provoquait le passage de bandes de soldats, de groupes de marchands qui y répandaient la vie et le négoce et qui y attiraient la population rurale éparsée des environs, Celtes ou Ménapiens, grossissant ainsi le noyau de la population primitive.

Tournai, néanmoins, à ce moment, nous laisse l'impression d'une localité monotone, « *servant*, pour employer les termes de l'historien Pirenne, *de marché aux paysans d'alentour qui pratiquaient avec succès l'élevage des chevaux et du bétail.* »

Je pense d'ailleurs, avec d'autres, que Tournai n'eut pas à regretter la médiocrité relative de son rang à cette époque. On peut prétendre, avec une grande apparence de raison, que notre

ville dut à cette médiocrité même d'échapper à la destruction totale par des barbares germains, les Vandales, en l'an 406.

Constituant alors un des rares centres organisés, elle fut, vers 450, choisie comme résidence par Clodion, chef d'autres barbares germains, les Francs, qui avaient envahi notre pays. Si bien que Tournai, ville d'importance secondaire à l'époque romaine, centre moins intéressant alors que Tongres et même Arlon, prit tout à coup une revanche éclatante et devint capitale du royaume des Francs et le berceau de la monarchie franque, fait historique des plus glorieux pour notre vieille cité.

Clodion, Mérovée, Childéric (1) conservèrent Tournai comme capitale de leur royaume.

Clovis, fils de Childéric, fut, en 481, à la mort de son père, inauguré à Tournai; il y reçut les félicitations de l'archevêque de Reims, saint Remi; mais il quitta bientôt après notre ville pour commencer la série de ses conquêtes, s'établit à Soissons d'abord, à Paris ensuite, de sorte que quelque trente ans après que Clodion en eût fait sa capitale, Tournai retombait au rang modeste de ville de province et que le palais mérovingien de la paroisse Saint-Brice se trouvait abandonné pour toujours.

En 843, Tournai, avec toute la partie de la Belgique située sur la rive gauche de l'Escaut, fut incorporé dans le royaume de Charles-le-Chauve ou royaume de France, auquel il ne cessa d'appartenir *durant près de sept cents ans.*

Près de quarante années après, en 880, la ville fut mise au pillage par les terribles Normands. La population tournaisienne terrifiée abandonna la ville et le clergé lui-même s'enfuit à Noyon, emportant avec lui les reliques du patron de la cité, saint Eleuthère.

(1) Le tombeau de ce dernier roi, mort en 481, fut découvert en 1653, au lieu dit terrasse Saint-Brice.

En cette année 1653, la maison du vicaire de la paroisse Saint-Brice menaçait ruine. On en décida la reconstruction.

Au mois de mai, le maçon Quinquin était occupé à creuser la tranchée des fondations, quand, tout-à-coup il laissa choir la pioche de ses mains. A 2 mètres, 2 m. 50 de profondeur, à la suite d'un heureux coup de pic, une boule en or et de nombreuses monnaies d'or s'étaient. Il venait de percer la bourse que le roi Childéric portait à sa ceinture.

On continua minutieusement les fouilles. Au milieu d'ossements humains plus ou moins pulvérisés, on retrouva deux crânes, une épée et un fourreau garni d'or et de pierreries, 300 abeilles en or, des agrafes dont l'une est encore aujourd'hui dans le trésor de l'église Saint-Brice, des bagues et parmi celles-ci l'anneau sigillaire, c'est-à-dire l'anneau avec lequel le roi franc signait ses lettres et dont le chaton portait en creux cette inscription : *Childerici Regis*, roi Childéric.

La tourmente apaisée, les Tournaisiens revinrent, rebâtirent leur ville et la firent naturellement plus belle.

Tournai n'était jusqu'ici rattachée au royaume de France que par les liens très lâches de simple vassalité; la situation changea bientôt.

Craignant la puissance des comtes de Flandre et jalouxant le merveilleux développement économique de la Flandre, au XII^e siècle, le roi de France, dans le but de faire de notre ville, un boulevard, un rempart contre le danger ou la menace flamande, la mit sous sa propre autorité, l'adjoignit au domaine de la couronne de France, c'est-à-dire qu'elle appartint en propre au roi. Ce roi se nommait Philippe-Auguste et cela se passa en 1188.

Au point de vue monarchique, c'était un coup de maître: s'installer dans une telle position, sur le seuil du Hainaut et du Brabant, c'était ouvrir une zone nouvelle à l'influence française et qui plus est, s'emparer d'une ville que l'industrie enrichissait, siège d'un évêché et qui depuis quarante ans, bâtissait cette magnifique cathédrale qui devait être le véritable joyau de la Belgique.

Quant aux Tournaisiens, il est peu probable que l'on ait demandé leur avis. Mais il semble que la main-mise de Philippe-Auguste ne leur déplut pas. Ils demandèrent au roi de garantir les institutions établies, le roi exigea en retour d'eux des prestations en soldats et en argent. *De là notre première charte communale.*

Donc, en 1188, Tournai est français, français tout court, et les Tournaisiens devinrent bientôt, dès lors, des Français de cœur, de vrais patriotes français.

Sans doute, ils ne le furent pas tout de suite, et quand, en 1213, le comte de Flandre, Ferrand de Portugal, mit le siège devant Tournai, il s'empara facilement de la ville, parce que, disent les chroniqueurs, *les habitants étaient divisés*, ce qui signifie sans doute qu'il y avait parmi eux un fort parti flandrien.



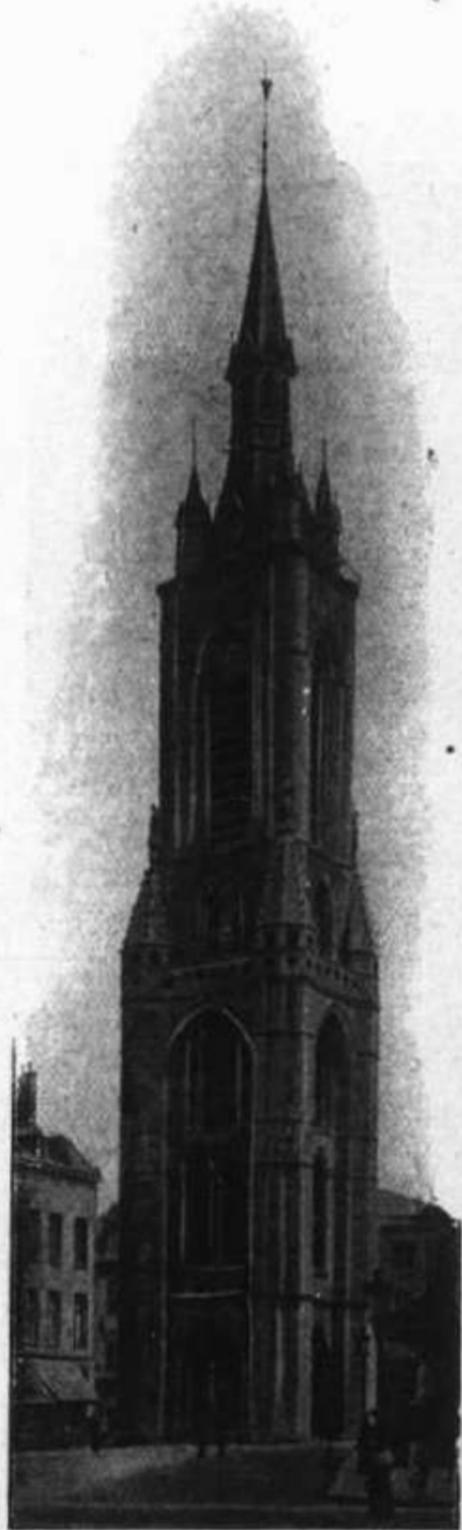
Maisons romanes. (XII^e s.)

Mais l'année suivante (1214), la bataille de Bouvines, village non loin de Lille, où Philippe-Auguste vainquit le comte de Flandre et l'empereur d'Allemagne, rétablit Tournai sous l'autorité royale française, et Tournai n'en connut plus d'autre des siècles durant. Dès lors, le loyalisme tournaisien envers la France va se donner libre carrière.

A la fin du XIII^e siècle, il était évident qu'une lutte décisive allait s'engager entre la France et la Flandre. Tournai y devait jouer un grand rôle.

La ville avait grandi depuis son adjonction au royaume de France ; elle était devenue une cité importante, enrichie par le négoce de ses hardis commerçants et l'énergie de ses habitants.

Nos communiens ont un beffroi depuis la fin du XII^e siècle (1188) ; ils s'assemblent pour délibérer des affaires de la ville, au son de la « bancloque » ou de la grosse cloche qui résonne à toutes les fêtes (1392). La population s'accroît tous les jours ; on est obligé de créer de nouvelles paroisses : la Madeleine (1251), Sainte-Catherine (1261), Saint-Nicaise (1269), parce que de nouveaux quartiers se sont formés.



Le Beffroi.

Pour donner une forme plus régulière au territoire communal, qui, à la fin du XIII^e siècle ne comprenait sur la rive droite de l'Escaut que la paroisse Saint-Brice, la ville achète les quartiers du Château et de Saint-Jean.

Et pour répondre aux vœux du roi de France, qui veut faire

de Tournai sa base d'opération contre la Flandre, on refait nos remparts, on entoure toute la ville de cette formidable enceinte dont il reste encore les Tours Marvis et le Pont des Trous.

Aussi, quand survint le conflit inévitable entre la France et la Flandre, le roi recueillit le bénéfice de sa politique.

En 1302, à Courtrai, les Français subissent le désastre des Eperons d'or ; les communiens flamands mettent en déroute la chevalerie française ; mais Tournai ne bronche pas ; il n'ouvre point ses portes aux artisans flamands victorieux des nobles français. Sans doute nos tisserands, nos foulons, nos ouvriers drapiers partagent les idées sociales et démocratiques des Flamands qui défendaient, en



Sainte-Marie-Madeleine.

1302, les Petits contre les Grands ; sans doute parmi nos artisans tournaisiens se rencontrèrent alors déjà des communistes avant la lettre (des Tournaisiens furent condamnés pour avoir réclamé le partage des biens!) — mais ils entendent aussi donner dès lors au roi de France « leurs droicturiers seigneurs », comme ils disent, une preuve de loyalisme dont la persistance est vraiment admirable et qui va surtout se montrer durant les guerres du XIV^e siècle.

Le principe du service militaire dû au roi de France par les Tournaisiens est inscrit tout au long dans la *Charte de commune* de 1188 qui fut concédée par Philippe-Auguste.

Tournai, quand le roi convoque ses communes pour la guerre, doit fournir 300 fantassins bien armés ; si le roi s'avance vers le nord de son royaume, s'approche de nous, tous les hommes valides de la cité doivent le service militaire.

Cet engagement fut toujours tenu ; l'effectif que les Tournaisiens envoyèrent au roi varia entre 500 et 1.000 soldats ; ils revê-

taient une cotte rouge ornée sur la poitrine et sur le dos d'une tour blanche, symbole de notre ville, et avaient pour armes offensives la lance, le glaive ou l'arbalète. L'histoire nous apprend que nos ancêtres acquirent par leur belle conduite une place d'honneur dans les milices françaises.

Trois grands faits de guerre contribuèrent à former la réputation d'héroïsme des milices tournaisiennes: Cassel, Buironfosse et le siège de 1340.

C'était en 1328. A l'appel du roi de France Philippe VI de Valois, les Tournaisiens envoyèrent au roi 200 arbalétriers et 400 fantassins armés de glaives et de lances. On ne connaissait point encore la poudre.

Les Tournaisiens campaient à l'aile droite de l'armée près des milices du Hainaut, face aux Flamands. Ceux-ci occupaient une position inattaquable sur le mont Cassel; ils l'abandonnèrent cependant, dans l'espoir de surprendre les Français dans leurs tentes, au moment du dîner.

Les Tournaisiens assaillis les premiers se défendirent avec courage; bientôt accoururent le comte de Hainaut et ses milices et l'éveil fut donné à toute l'armée. Vainqueurs de leurs agresseurs, les Tournaisiens opérèrent avec ceux du Hainaut un mouvement tournant contre le centre de l'armée flamande, qui valut la victoire aux Français.

C'est alors qu'en récompense, le roi octroya aux Tournaisiens cet honorable et glorieux privilège de garder la personne royale sur les champs de bataille. Autrement dit, c'était aux Tournaisiens seuls qu'était réservé l'honneur de veiller sur la vie du roi en temps de guerre.

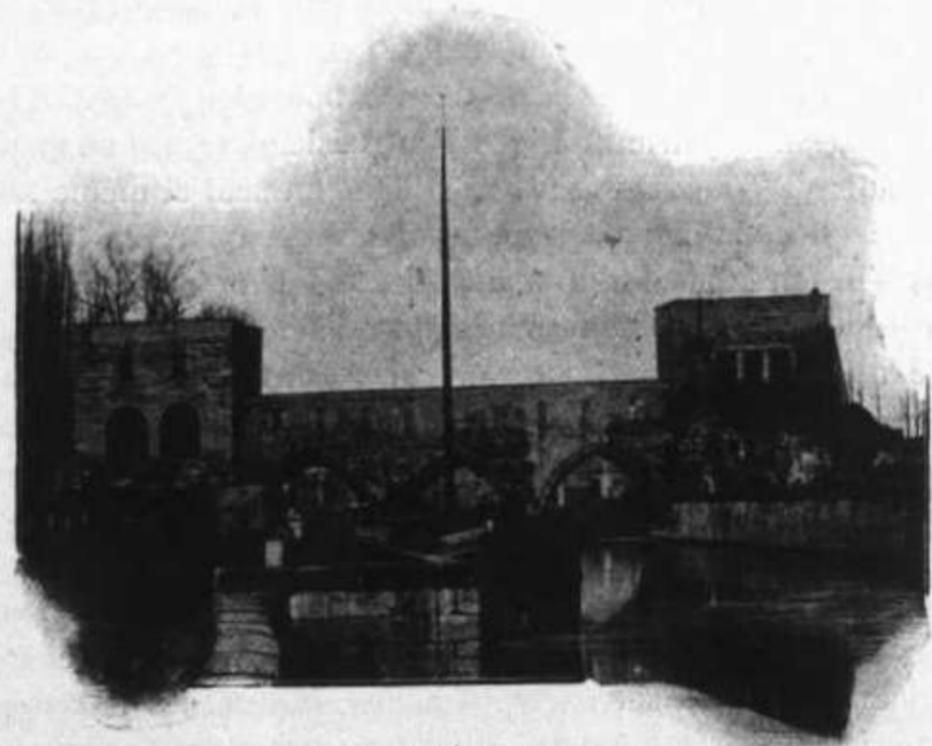
La période d'héroïsme n'était point close!

Nous voici à l'époque de la guerre de Cent Ans. La France lutte seule contre l'Angleterre et la Flandre réunies. Au mois d'octobre 1339, 40.000 Anglais sont en face de 100.000 Français à Buironfosse, gros bourg de l'Aisne.

Les Tournaisiens tinrent à être de la fête, d'autant plus qu'elle s'annonçait importante. Ils avaient équipé une superbe troupe de 1.000 soldats, commandée par 34 bourgeois. Comme ils étaient en route, un vendredi, le roi les avertit de se presser, car il comptait livrer bataille le lendemain. Et nos gens marchèrent toute la nuit, « sans boire ni manger », ce que les chroniqueurs notent avec admiration.

Ils arrivèrent à point et, dès leur venue, ils reçurent les félicitations du roi qui, de sa propre main, arma chevalier leur capi-

taine. Et aussitôt l'armée se rangea en bataille, les Tournaisiens n'ayant pas encore bu ni mangé, insiste la chronique.



Pont des Trous.

On ne se battit pas ce jour-là; Anglais et Flamands avaient levé le camp; mais cet épisode de Buironfosse, raconté en 1859 par Barthélemy du Mortier, permit en 1860 à Adolphe Delmée de composer notre fameuse chanson *Les Tournaisiens sont là*, qui n'est point un cri de vantardise locale, comme on se plaît souvent à dire en souriant, mais le rappel d'un fait historique.

L'année suivante, en 1340, l'Angleterre, la Flandre, des princes allemands et le comte de Hainaut s'étaient ligués contre la France.

Les premiers efforts de cette coalition devaient se porter contre Tournai, cette citadelle française audacieusement plantée au milieu d'ennemis. Le 31 juillet, la ville fut investie par une armée de 120.000 hommes, dit le vieil historien Froissard.

Les Flamands, qui étaient les plus acharnés — le roi d'Angleterre Edouard III leur avait promis Tournai, s'il s'en emparait — dirigèrent tous leurs efforts contre le Pont des Trous, mais ils ne réussirent qu'à perdre beaucoup des leurs, tués ou noyés.

Les Tournaisiens tenaient bon; la France avait placé dans leurs murs une garnison de 6.000 hommes, composée de mercenaires étrangers; ils ne s'y fièrent point; ils revendiquèrent l'honneur de défendre à eux seuls leur ville et ils la défendirent si bien

qu'après trois mois de siège, les Anglais et toute la coalition dut lever honteusement le camp.

Partout où la France lutte, *les Tournaisiens sont là*; durant cent ans, ils vécurent pour ainsi dire dans le camp français, en face de l'ennemi flamand ou anglais, et c'est ainsi que le cœur de nos artisans comme celui de nos bourgeois apprit à battre pour la grande patrie, que les Tournaisiens, riches ou pauvres, confondirent Tournai et la France dans un seul et même amour.

Telle fut, pour ne citer que les faits principaux, la part prise dans l'histoire par les Tournaisiens jusqu'au moment où finit le rôle des milices communales, jusqu'à la fin du XIV^e siècle.

Ce n'est point tout. La loyauté des Tournaisiens va changer de caractère; elle s'exercera toujours envers la France, mais le roi en sera plutôt personnellement l'objet.

Nous voici à ce moment néfaste de la guerre de Cent Ans, où la France en est presque réduite à une seule ville, Bourges, et où le roi, par dérision, n'est plus appelé que le roi de Bourges.

En France, la zizanie la plus complète règne; Paris et tout le nord du pays fête l'étranger; Tournai, malgré les ennemis qui l'entourent, résiste toujours; il refuse de prêter le serment de fidélité au roi d'Angleterre et c'est au petit roi de Bourges que les Tournaisiens vont porter leurs hommages.

La bourgeoisie tournaisienne, qui, égoïstement, ne considère que ses intérêts, les bourgeois tournaisiens, dont les propriétés et les biens situés à l'étranger — Flandre, Artois ou dans la France envahie — sont menacés de confiscation, voudraient abandonner le jeune roi de France. Et que fait le peuple? En 1422, il renverse ses magistrats bourgeois et s'empare du pouvoir communal, afin de préserver la légendaire loyauté tournaisienne d'une défaillance honteuse.

Oh! oui, Jeanne d'Arc eut bien raison en 1429, après qu'elle eut forcé les Anglais à lever le siège d'Orléans, d'écrire une lettre « *aux gentils loyaux Francois de la ville de Tournai* » et de les convier au sacre du roi Charles VII à Reims. Et à l'heure sombre des douleurs et des souffrances, quand la malheureuse Pucelle gisait dans le noir des cachots humides d'Arras, abandonnée du roi et de la France, Tournai se ressouvint de la malheureuse Lorraine et lui envoya par deux fois une somme considérable pour alléger ses souffrances.

Ah! certes, la grandeur morale du rôle que joua dans l'Histoire notre petit coin de terre est « *tout à la louange et mémoire per-*

pétuelle de vous et de votre postérité », comme nous l'écrivit en son temps Charles VII. Et ce pur et indéfectible patriotisme des Tournaisiens d'autrefois, nous autres, les Tournaisiens d'aujourd'hui, nous avons le droit de le revendiquer comme le plus beau titre de la cité. Et ce n'est point pour rien que nos armoiries portent cette marque d'honneur: « *les trois fleurs de lys* »!

Cette admirable épopée allait cependant bientôt prendre fin et, pour des raisons que je trouve inutile d'énumérer ici, la séparation de Tournai d'avec la France allait s'opérer.

En 1513, à la suite d'une nouvelle coalition contre la monarchie française, les Anglais assiègent Tournai. Leurs canons ont facilement raison de nos remparts branlants. Henri VIII d'Angleterre entra en vainqueur dans la ville.

Il y fut reçu comme *suzerain*, en sa qualité de *roi de France* et d'Angleterre. Car, depuis la guerre de Cent ans, l'Anglais n'avait jamais renoncé au premier de ces titres.

C'était donc à la faveur d'une fiction que le peuple de Tournai lui souhaitait la bienvenue et quand ce peuple criait: « *Noël, Vive le Roy* », c'était toujours au roi de France que dans sa pensée s'adressaient ses vivats.

En 1518, les Français revinrent à Tournai par le jeu des traités; les drapeaux aux fleurs de lys flottèrent à nouveau sur la haute tour du beffroi; Tournai était rentré dans le giron de la mère-patrie et sous le gouvernement de ses *droicturiers seigneurs*, les vrais rois de France.

Mais ce retour fut éphémère; trois ans après, en 1521, après un siège courageusement supporté, Charles-Quint s'empara de Tournai et annexa la petite province du Tournais aux Pays-Bas ou, si vous le voulez, à la Belgique.

On frappa, à cette occasion, une médaille; on y représenta la tour de Tournai de laquelle sortait l'aigle impériale à deux têtes. Et on grava autour de cette pièce cette légende: *Plus valet aquila quam lilium*, « l'aigle l'emporte sur le lis », allusion directe aux deux pays en lutte, la France et l'Empire.

L'aigle l'emporte sur le lis! Soit. Charles-Quint pouvait, à bon droit, se glorifier de sa prise, mais nous pouvons nous demander, nous, avec raison, dans quel état de prospérité économique serait actuellement Tournai, si on lui avait permis de continuer à cultiver les lis, quand on pense à ce qu'est aujourd'hui Roubaix, simple village il y a un peu plus d'un siècle, et ce qu'est devenue la petite ville de province qu'était autrefois Lille.

• • •

L'épopée est donc finie; l'ère des luttes héroïques est close à tout jamais; la tragédie va s'ouvrir.

Tournai va commencer à vivre une vie plus terne, plus terre à terre, une vie qu'agiteront encore les derniers soubresauts d'une vitalité mourante.

L'industrie, si prospère aux XIII^e et XIV^e siècles, entre en déclin; l'activité de la cité est mortellement atteinte, si on ne lui apporte des remèdes prompts et énergiques. Et que fait en cette occurrence douloureuse le nouveau régime? Et que font Charles-Quint et son fils Philippe II? Ils nous apportent dans les ailes de leur aigle les guerres de religion et leur funeste conséquence, la mort économique.

La prise de notre ville par Charles-Quint plongea notre démocratie dans l'abattement; elle n'osait plus espérer un retour à l'ancienne patrie et sentait d'autre part l'inutilité d'une résistance quelconque aux volontés implacables de cet empereur autoritaire et autocrate que fut Charles-Quint.

L'annexion du Tournaisis aux Pays-Bas ne produisait pas les résultats bienfaisants que la classe pauvre avait un moment cru entrevoir et avait peut-être escomptés en raison d'un changement de nationalité. L'industrie, au contraire, continuait à décroître, la décadence commerciale s'aggravait, les rues regorgeaient de mendiants, les campagnes de vagabonds: la misère et le paupérisme s'étendaient chaque jour davantage.

D'autre part, les guerres de l'empereur avec la France forçaient le gouvernement à accabler d'impôts nouveaux artisans et bourgeois.

Le peuple, ne trouvant pas d'autre dérivatif, se jeta dans la Réforme, dans ce mouvement historique de rénovation religieuse d'où est sorti le protestantisme.

L'empereur Charles-Quint prétendit tuer ce mouvement dans l'œuf; il multiplia ses lois et ordonnances contre l'hérésie; il menaça de la mort par le feu et le glaive les hommes, tandis qu'il ordonna d'enfouir toutes vives les femmes qui embrassaient la nouvelle religion.

Mais qu'importent aux Tournaisiens la mort et les édits de Charles-Quint! Nombreux, très nombreux, ils se rendent aux prêches en plein air, où s'explique l'Évangile, et l'on cite un de ces prêches où ils se trouvaient plus de douze mille.

Je ne veux point narrer — car je crains de fatiguer l'attention — toutes les tristesses qui marquèrent cette période néfaste.

Disons pourtant que dans cette lutte encore, notre peuple de Tournai se montra admirable de courage réfléchi et de volonté héroïque.

On brûla nos ouvriers, on les décapita, on enfouit leurs femmes ou leurs mères, et malgré tout, avec les calvinistes de Gand et d'Anvers, ils s'obstinent à soutenir le bon combat en faveur de la liberté de conscience.

Point de semaine où l'échafaud et le bûcher ne se dressent sur notre Grand'place, en face de la Halle aux draps; c'est par la violence que le gouvernement veut maîtriser le peuple, c'est à la violence que notre peuple va faire appel!



Halle aux draps.

L'émeute gronde. Le 23 août 1566, grossi de tous ceux qui désiraient voler et piller, le peuple de Tournai brûle et saccage les églises et les couvents, et fait partout, aux dires d'un contemporain, « un merveilleux dégast ». Vases sacrés, ornements, reliquaires, calices, croix, châsses, candélabres, lampes, chasubles, rien n'est respecté, tout est brisé, détruit, déchiré!

On assiste à des scènes scandaleuses; on ne respecte plus la mort: on viole les tombes et on outrage les cadavres.

Ce fut un tort; on gâta ici comme ailleurs la meilleure des causes; on devait opposer, ici comme ailleurs, à la violence du gouvernement, la fermeté dans le calme, et devant la volonté

réfléchie de tout un peuple, Philippe II, le roi très catholique, eût bien dû céder.

Donc, de religieux qu'il était, le mouvement devint révolutionnaire. La révolution, le terrible duc d'Albe, que Philippe II avait envoyé dans notre pays, entendit la noyer dans le sang.

Il n'y faillit pas, et l'on jugera de la cruauté sanguinaire de ce duc, quand on saura qu'ici même, sur notre Grand'place, d'avril à décembre 1568, 23 Tournaisiens furent brûlés, 33 pendus, et 18 décapités, soit en moyenne neuf personnes par mois.

L'année suivante, d'ailleurs, la répression des troubles continua de la même façon.

La population fut terrifiée; un grand nombre de bourgeois, riches ou aisés, la plupart adonnés au commerce et à l'industrie, abandonnèrent notre ville sans esprit de retour et allèrent implanter leurs industries en Allemagne, en Angleterre ou en Hollande.

Tournai perdait la partie la plus intelligente et la plus travailleuse de sa population et sa vitalité économique et industrielle reçut de ce fait un coup dont elle ne s'est pas encore relevée.

Malgré les abominations du duc d'Albe, le peuple poursuivit la lutte, et Tournai, soutenant malgré toutes les sollicitations du reste de la Wallonie, les Etats Généraux qui voulaient l'affranchissement du pays du joug espagnol, Tournai, qui avait approuvé et bien mieux, réclamait la déchéance du sanguinaire Philippe II, Tournai, ville rebelle au roi, mais fidèle au bien de la patrie, se vit, le 1^{er} octobre 1581, assiégé par l'armée royale espagnole, que commandait Alexandre Farnèse, prince de Parme.

Tournai, en cette circonstance encore, se montra admirable.

Une petite poignée de braves, un millier de calvinistes tout au plus, — les catholiques pactisant avec l'ennemi — un millier de protestants militairement organisés et encouragés par la femme du gouverneur, Chrétienne de Lalaing princesse d'Espinoy, tint — en échec, deux mois durant, l'armée du roi.

Les assaillants concentrèrent tous leurs efforts contre la porte Saint-Martin, et là, il se passa des faits vraiment émouvants, tout imprégnés d'un admirable héroïsme.

Je n'en cite qu'un, pris au hasard.

C'était le 19 novembre, après sept semaines d'un siège rigoureux. Résolu à en finir avec « ce nid de protestants », Farnèse fit braquer sur un court espace de moins de cinq cents mètres

vingt pièces d'artillerie et canonna la ville jusqu'au soir. Le 20, le canon ne cessa de tonner; le 21, à la pointe du jour, l'horrible concert recommença et dura jusqu'à une heure de l'après-midi. Alors, le prince fit mettre le feu aux mines qu'il avait préparées. D'énormes quartiers de murs volent en éclats et font une immense trouée dans les remparts.



Saint-Quentin et la princesse d'Espinoy.

L'assaut est ordonné. L'armée royale s'avance comme à la parade et marche résolument vers la brèche. Le canon foudroie par files « ceux de Tournai qui se présentaient comme gens désespérés à la bresche ». Les femmes des calvinistes, « comme forcenées et enragées », jetaient du haut des remparts d'énormes pierres sur l'assaillant, en dépit du canon qui « donnait coup à coup à travers ceux de Tournai. La terre et les cailloux volaient comme gresle en terre, emportant à l'un la teste, le bras à l'autre; c'estoit grande pitié de voir ces pauvres Huguenots ainsi emportés ».

Cependant, l'armée du prince de Parme s'arrête. Abrités sous un immense cavalier de gazon et de terre qu'ils avaient construit derrière leurs murs désemparés, les Tournaisiens canardent les rangs des assaillants et y jettent le désordre et la consternation.

Sourdes aux commandements comme aux supplications de leurs chefs, les bandes wallonnes restent immobiles et vont même lâcher pied, quand leur colonel fait demander du secours à Farnèse.

Les Allemands accoururent, mais ils ne rendirent point le courage et l'audace aux régiments wallons démoralisés et quand ils virent leur colonel mortellement blessé, ils s'enfuirent en déroute.

L'assaut était repoussé; d'autres suivirent; la ville fut forcée de se rendre. Le 30 novembre, l'affaire était finie.

Occupé par les Français dès 1667, repris par les Autrichiens en 1709, réoccupé par Louis XV en 1745, après la bataille de Fontenoy, Tournai subit dès lors les destinées que lui imposèrent les hasards des traités, destinées qui furent généralement communes aux villes belges et sur lesquelles ce n'est point ici le lieu de s'étendre.

Cette ville essaie de remonter le courant qui depuis trois siècles l'entraîne; sa population, quoique lentement, s'accroît. Tournai fait effort pour attirer à lui les entreprises industrielles qui semblent vouloir rester rebelles et, en attendant l'essor économique qu'elles provoqueront, il se modernise. Mais malgré toute cette modernisation, malgré certaines destructions archéologiques brutales dont sont responsables les commencements du XIX^e siècle, Tournai a conservé un aspect très particulier: on dirait qu'un reste d'âme française erre encore dans ses rues et plane dans l'ambiance même qui enveloppe la vieille cité rajeunie.

Et ce rajeunissement permet d'espérer que Tournai, un jour, connaîtra à nouveau la prospérité économique des temps passés: les qualités de la race ne sont pas éteintes! Rien n'est perdu, sauf du temps. *Nil desperandum!*

Adolphe HOCQUET.



La Cathédrale et l'Ecole d'Architecture de Tournai

par E.-J. Soil de Moriamé.

Président de la *Société historique de Tournai*,
ancien Président de l'*Académie d'Archéologie de Belgique*.

C'est au XI^e siècle qu'appartiennent les plus anciens monuments de Tournai, où l'art de bâtir se révèle magnifiquement par la construction de la cathédrale; il arrivera à son apogée au XII^e et au XIII^e siècle, et fera de cette ville un intense foyer d'art, en même temps qu'elle était un centre politique important, un marché commercial et industriel très actif, précédant de loin, beaucoup d'autres villes de nos contrées, aujourd'hui considérables et qui n'étaient, alors, que de modestes bourgades.

On a signalé ailleurs que chacune de nos grandes villes belges eut une époque de spéciale prospérité, marquée par le caractère particulier que lui donnent ses monuments et ses œuvres d'art, et sous lequel on se la représente le plus volontiers.

Tournai, affirmant sa supériorité au XI^e et au XII^e siècle dans tous les domaines, sera, dans l'histoire de l'art, la ville du XII^e siècle, tandis que d'autres villes, Gand, par exemple, est spécialement la ville du XIII^e siècle, et Bruges, celle du XIV^e; Bruxelles fut surtout brillante au XV^e siècle et Anvers au XVI^e!

Tournai, ville d'origine romaine, puis première capitale des Francs, sous les Mérovingiens, et ville épiscopale, à la même époque, devait être riche encore au IX^e siècle, puisqu'elle tenta la cupidité des Normands, qui la saccagèrent; elle semble, d'ailleurs, s'être relevée vite de ses ruines et avoir atteint au XI^e siècle un grand degré de prospérité, puisqu'elle s'est trouvée en mesure d'entreprendre, à cette époque, la construction d'une cathédrale considérable et de tous les édifices qui l'entourent. La période féodale marque donc pour cette ville, une époque

particulièrement féconde sous tous les rapports et propice à la culture et au développement de tous les arts, et, notamment, de l'art de bâtir.

• • •

La cathédrale de Tournai, le plus ancien et le plus considérable édifice religieux de la Belgique, est aussi le plus important et le plus intéressant de ses monuments, parce qu'il est le chef-d'œuvre et le type de l'école d'architecture de Tournai qui fit sentir son influence, non seulement dans la moitié de la Belgique et le nord de la France, c'est-à-dire dans tout le bassin de l'Escaut et de ses affluents, mais encore bien au delà de ces limites naturelles, notamment dans les contrées dominées par les cathédrales de Noyon, Laon et Soissons.

C'est à l'art tournaisien qu'appartiennent les monuments disparus, cathédrales et églises, de Cambrai, Valenciennes et Lille, et parmi ceux qui ont été conservés, les édifices religieux et civils les plus anciens de Gand, Courtrai, Ypres, Audenarde, Bruges, Lisseweghe, Anvers, Damme, Ardenbourg, et tant d'autres localités des bords de l'Escaut.

L'École tournaisienne exerça, dans toute cette région, une influence complète, absolue, pendant les XI^e, XII^e et XIII^e siècles, et partielle seulement, à partir du XIV^e siècle.

Elle se distingue par des caractères bien déterminés, que confirme encore l'emploi de matériaux (la pierre bleue de Tournai), provenant de ses carrières, et qui donnent à ses constructions, même lorsqu'elles sont élevées dans d'autres villes, un aspect très particulier.

L'école romane de Tournai constitue une branche spéciale de l'art roman; les écoles voisines de la Normandie et du Rhin semblent avoir exercé très peu d'influence sur nos constructeurs, tandis qu'inspirés par l'art lombard, ils trouvent leurs modèles dans les monuments de Milan, dont ils reproduisent les grandes lignes et la noble ordonnance.

Les monuments tournaisiens se distinguent par leurs façades à plusieurs rangs d'arcatures superposées, souvent encadrées par des tourelles latérales; leurs galeries de circulation extérieures, qui contribuent beaucoup à l'ornementation des façades latérales; leurs fenêtres aux dimensions généralement plus grandes que dans les autres régions; leurs plafonds plats et, plus tard, leurs voûtes en bardeaux, (remplaçant les voûtes pesantes en maçonnerie), ce qui, au point de vue

de la construction, a eu pour résultat de donner aux nefs des piliers et colonnes uniformes, tandis que dans les autres écoles, les retombées des voûtes forcèrent les constructeurs à faire alterner les supports faibles avec d'autres plus forts. A l'époque gothique, les fenêtres sont souvent triples et surmon-



Cathédrale de Tournai.

tées d'un oculus; chapiteaux à corbeille allongée ornée de crochets, appelés chapiteaux scaldisiens; parfois des chevets plats; fenêtres hautes, très rapprochées les unes des autres; trumeaux

très étroits, et souvent, des contreforts sans arcs boutants ; d'où une légèreté excessive dans la construction, qui n'a pas été sans causer quelques mécomptes aux architectes !

• • •

Tournai étant situé dans une plaine légèrement vallonnée s'aperçoit à une distance de 8 ou 10 kilomètres dans la campagne, mais lorsque l'agglomération de la cité n'apparaît pas encore, la masse imposante des cinq clochers qui couronne la



Sculptures au grand portail de la Cathédrale de Tournai.

cathédrale, ce faisceau, unique au monde, de tours groupées au centre de l'édifice, se profile déjà, grandiose, sur l'horizon.

Chaque cathédrale, on l'a dit souvent, se distingue par un détail qui résume en quelque sorte sa beauté.

Clocher de Chartres, nef d'Amiens,
Chœur de Beauvais, portail de Reims.

C'est par ses cinq clochers que se caractérise la cathédrale de Tournai. Chaque cathédrale encore, a un aspect et un langage propre par lequel elle se manifeste. C'est ainsi que Notre-Dame de Rouen séduit par son air vétuste, ses déchirures, ses teintes foncées, le son même de ses cloches ; de même, la cathédrale de Tournai parle au cœur et à l'imagination, par l'ensemble de ses clochers élevés et groupés, vibrant par le chant de leurs cloches solennelles et graves, qui trouvent un écho dans tous les cœurs. Pour beaucoup de Tournaisiens, la cathédrale de Tournai se résume dans les *Cheonq Clotiers*, vision superbe d'art et de foi, soit que de loin on n'aperçoive que ses flèches élancées, symbole de la prière du peuple chrétien, montant nuit et jour vers le ciel, soit que, vues de près, dominant le vaisseau de la nef et du chœur, elles apparaissent comme les mâts formidables d'un colossal vaisseau voguant au dessus de la cité.

On les a vus de loin, caractérisant le panorama de la ville ; on les aperçoit ensuite couronnant tous les points de vue de la cité ; on les admire enfin de près, grandissant toujours et précisant peu à peu leurs lignes et leurs détails, jusqu'au moment où, parvenu au pied même de l'édifice, aujourd'hui dégagé de plusieurs côtés et saisissant ses proportions colossales, on est écrasé par l'immensité et la majesté de la basilique tournaisienne (1).

La beauté des détails se révèle ensuite : arcatures et fenêtres multiples des clochers, tous les cinq différents dans leur ordonnance ; imposante grandeur et ligne superbe des hémicycles ; richesse architecturale des basses nefs romanes, élévation et légèreté excessive du chœur gothique, trop grande même pour conserver à l'édifice la solidité voulue et qui a nécessité, peu de temps après sa construction, un grand renfort d'arcs boutants ; portails latéraux aux arcs trilobés, richement ornés de sculptures symboliques ; porche gothique aux merveilleuses figures, chef d'œuvre de la sculpture belge au moyen âge, où les images des prophètes alternent avec celles de nos premiers parents, dans le Paradis terrestre : la Création, la Faute, le Châtiment ; et, à l'étage supérieur, la Vierge apportant le Rédempteur !

(1) La longueur totale de la cathédrale de Tournai est de 134 mètres ; sa largeur, aux transepts est de 66 mètres et demi ; la hauteur des flèches 83 mètres. La superficie intérieure de l'édifice, en tenant compte des galeries de l'étage, permettrait d'y placer 20.400 personnes, presque autant que ce que peut contenir Notre-Dame de Paris.